

—Mais pour aller dans quelque coin manger bien tranquillement les rentes qui te reviennent.

—Ah ! quelle erreur ! monsieur, quelle erreur ! C'est justement parce que je suis rentier qu'il m'est enfin permis d'être domestique tout à mon aise ! Après quarante ans de service, je ne puis changer de vie à mon âge. Seulement, comme je n'ai plus besoin de gages, j'ai la liberté de me choisir un maître bien à mon goût.

—Et je suis à ton goût ?

—Complètement, monsieur, complètement. D'abord vous n'avez aucun mobilier, c'est donc une occasion pour moi de vous installer ici au milieu de ces meubles, devenus les miens, dont j'ai l'habitude depuis tant d'années... dans cet appartement où j'ai passé la moitié de mon existence et où je pourrai continuer mon petit train de vie.

—Pour le mobilier la chose est possible ; mais pour l'appartement, tu oublies que le propriétaire peut nous donner congé.

Bourguignon toucha du doigt le carnet rouge que Paul tenait à la main.

—Congé ! dit-il, je lui défie bien de nous donner congé. Encore un que M. de Saint-Dutasse menait à la baguette. Le chevalier est parti en devant vingt-trois ans de loyer. Aussi j'espère bien que le propriétaire ne changera rien à votre égard quand il vous saura héritier de mon maître.

—Ainsi donc tu veux rester à mon service ?

—Je ne veux pas, honoré monsieur, je demande, je supplie très-humblement, s'écria le vieux serviteur avec transport.

Cette phrase fut suivie d'un coup de sonnette qui appelait Bourguignon à la porte d'entrée.

C'était le commissaire des morts qui se présentait pour annoncer que le corps, exposé sous la porte cochère, venait d'être mis sur le corbillard. L'heure était arrivée de se mettre en route pour l'église.

—Nous descendons, fit Avril.

Le commissaire s'inclina et partit en avant.

—Viens-tu, Bourguignon ?

—Je vous suis, monsieur, dit le vieillard qui, du bout des doigts, cueillit sur le coin d'un meuble quelque chose d'imperceptible.

—Qu'est-ce cela ? demanda Paul.

—C'est un cheveu fort court, garni à chaque extrémité d'une petite boulette de cire à frotter.

—Et que veux-tu en faire ?

—Une idée à moi. Vous allez voir, répondit le bonhomme en suivant son nouveau maître qui se dirigeait vers la porte de l'appartement.

Quand ils furent sortis sur le carré, Bourguignon donna deux tours de clef.

—Là, fit-il, maintenant regardez.

Et, aussi haut que ses bras purent atteindre, il colla une petite boulette sur la porte et l'autre sur le montant. Le cheveu formait ainsi une sorte de scellé, presque invisible, qui devait se détacher en ouvrant la porte.

—En revenant de la messe, nous verrons si cela est bien intact ? dit le valet tranquillement.

—Est-ce que tu crois que ton cheveu empêchera un voleur d'ouvrir la porte ? reprit moqueusement Paul qui l'avait regardé faire.

—Eh ! eh ! ricana Bourguignon, il y a voleur et voleur. Tous ne pensent pas à voler des pendules. Nous saurons ainsi

d'il en est venu un pendant notre absence. Rappelez-vous donc, monsieur, cette recommandation du chevalier : " Soyez toujours sur vos gardes." L'heure de la vigilance est venue pour vous.

—Diable ! alors ne perdons pas mon talisman, pensa Avril en tâtant sa poche où se trouvait le calepin rouge.

À leur arrivée en bas, tous deux se mirent derrière le corbillard, qui se dirigea aussitôt vers l'église.

—Personne ne nous rejoint, dit, en route, le jeune homme à son compagnon.

—Les lettres convoquent le monde à l'église ; attendons que nous y soyons entrés, répondit le laquais.

Quand, à la suite du cerueil, ils pénétrèrent dans l'église, elle était complètement déserte.

—Eh bien ? dit tout bas Bourguignon, vous voilà renseigné sur le nombre d'amis que comptait M. de Saint-Dutasse. Vous voyez que vous n'êtes pas fort engagé par votre parole de respecter ceux qui assisteront à la messe de mort.

Paul courba la tête. Malgré lui, il se sentait pris d'une pénible émotion en songeant qu'il avait accepté de continuer la tâche d'un homme qui, derrière lui, ne laissait ni une amitié ni une reconnaissance qui vint saluer son cerueil.

Le service avait été ordonné dans une chapelle latérale. Pendant la courte messe basse, que Bourguignon suivait avec recueillement, Avril ne songea qu'aux événements qui s'étaient succédés depuis quarante-huit heures.

Et pendant qu'il s'absorbait en ses réflexions, la messe continuait. Elle allait fuir quand il fut rappelé à la situation par la main de Bourguignon qui se posait sur son bras.

—Monsieur, lui souffla le vieillard, veuillez vous retourner et regarder.

Pendant l'office, trois personnes étaient doucement venues se joindre à eux derrière le cerueil de M. Saint-Dutasse.

Un homme et deux femmes.

L'une, blonde et ravissante jeune fille de dix-huit ans, véritable tête de madone, priait les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

L'autre, splendide brune de vingt-cinq ans, tenait attachés sur son livre de messe ses yeux dont les longs cils laissaient filtrer de grosses larmes.

Entre ces deux genres de beautés, si complètes l'une et l'autre, on n'aurait pu se prononcer.

Quant à l'homme, de très-haute taille et fort élégamment vêtu, il se tenait debout, appuyé contre un pilier. Le visage caché dans sa main, il paraissait se recueillir.

—Quel est cet homme ? pensa Paul.

Au même instant, l'inconnu laissa tomber la main qui lui voilait la face, et Avril, stupéfait, reconnut le visage de Toto l'Arsouille.

—Quelles sont ces personnes ? demanda-t-il au plus vite à Bourguignon.

—Plus tard, monsieur, je vous le dirai plus tard, répondit le valet tout entier à ses dernières prières pour le repos de l'âme de son défunt maître.

Au moment de l'eau bénite, quand ces trois assistants vinrent asperger le cerueil, le domestique leur adressa une respectueuse salutation qu'on lui rendit par un petit salut familial et amical. Puis le trio s'éloigna lentement et quitta l'église.

—Maintenant en route pour le cimetière, dit Bourguignon.

Sans cet avertissement, le jeune homme serait resté cloué sur place. Car, à sa stupéfaction de se retrouver en présence de